

**Ploc i**

# La revue du haïku



*N° 65 – Juin 2016*

*Association pour la promotion du haïku*

[www.100pour100haiku.fr](http://www.100pour100haiku.fr)



Note éditoriale, OW,	2
Haïbun :	
La poupée égarée, Isabelle Ypsilantis,	4
<i>Hommage au documentaire « Nulle part, en France » de Yolande Moreau, Germain Relingher,</i>	6
<i>Haïkus, (classés par ordre d'arrivée),</i>	8
<i>Instant choisi, haïku, Christine Walter, par Olivier Walter</i>	17
<i>Senryûs,</i>	18
<i>Instant choisi, senryû, Christiane Raniéri, par Olivier Walter</i>	21
<i>Quelques mots sur le renga, Yann Redor</i>	23
<i>Hyatuin (renku de cent versets) :</i>	
<i>Préambule de l'haleine du chien blanc</i>	25
<i>L'haleine du chien blanc, Claire Chatelet, Sophie Hop, Jean Claude Bikko Nonnet, Philippe Quinta, Yann Redor,</i>	26

Thème libre. Le haïku se prête bien à ce mot, liberté. Souvent, la contrainte est synonyme de libération et tient rôle de tremplin. « L'OuLiPo (Ouvroir de Littérature Potentielle) nous l'a montré. Or, le thème libre figure peut-être la contrainte des contraintes. La nature déteste le vide dit-on, et l'esprit a besoin de jalons pour se retrouver dans l'infini muet...

La poésie, issue de quelque tension ou fille de l'évidence n'a cure des coulisses. Elle pousse dans l'effort ou jaillit par éclosion adamantine. Elle est écho d'un long gémissement ou voix vive et subite d'une expérience qui s'offre au monde. Son immédiateté renvoie au creuset immémorial de l'Homme cosmographe. Elle n'appartient à nulle chancellerie et l'école qui se l'approprie se désagrège avec le temps.

La poésie est espace ouvert sur l'inconnu et se nourrit, pour tromper sa soif d'infini, de petits riens. Elle est le socle du langage et fait sienne la pensée dès lors que l'Image est canevas. La poésie est tisseuse de liens entre l'intangible et le tactile, entre l'insondable et la forme. Or, elle n'est réductible à nulle forme : si le souffle la traverse, elle joue avec toutes formes et se joue de toutes formes.

D'une certaine manière, le haïku est fission du langage et fusion des images. Dans le meilleur des cas, ce genre minimaliste révèle le sens par la sensation, et les essences par le sens. Il instille dans l'espace de l'esprit des traces et non des preuves et ouvre des horizons.

Dans ce numéro, haïbuns, haïkus, senryûs et hyaïkuin, chacun à leur manière dessillent les paupières. Le souffle va là où les espaces sont limpides et fraie sa route dans toutes les directions. Nous ne doutons pas une seconde que vous saurez le reconnaître là où il est insaisissable, parce qu'intensément présent.

OW



*La poupée égarée*

Je suis une poupée, ni de cire ni de son, mais de porcelaine blanche avec un soupçon de rose sur les joues. Mon créateur a choisi un vert anisé pour mes yeux et un blond doré pour mes cheveux. Il m'a pourvue d'un corps mince, à la silhouette longiligne et un peu androgyne.

Peu après ma création, par une chaude journée d'août, il m'a perdue sur une plage du Nord. Abandonnée à mon triste sort, je me suis retrouvée, je ne sais comment, à demi ensablée au sommet d'une dune. Les matins ont succédé aux nuits et les nuits aux crépuscules. Je pouvais entendre le bruit des vagues et apercevoir les vacanciers sur le chemin menant à la plage. Des familles entières défilaient, de l'aïeul au dernier-né, encombrées de parasols, d'épuisettes et de bouées. La nuit, la lumière du phare m'éclairait par intermittence.

*seule au monde-  
pour unique compagnon  
le vent du large*

Les mois ont passé. J'ai vu de lourds nuages encombrer le ciel, senti mon corps ruisseler de pluie et frissonner sous la neige. Puis, de nouveau, des chants d'oiseaux et des cris d'enfants ont résonné. Le soleil s'est fait plus chaud et l'azur plus limpide.

Je perdais tout espoir d'être recueillie. Je me résignais à vivre seule, égarée dans un monde où nul ne se souciait de moi et où je devais survivre coûte que coûte. A quoi pouvais-je donc ressembler, livrée aux intempéries pendant toute une année ? Que me réservait ce nouvel été ? Je craignais par-dessus-tout qu'un vagabond ne me trouvât et ne me jetât dans une poubelle, me jugeant absolument inutile, ou qu'un chien errant ne m'enterrât entièrement, me rendant définitivement invisible. Mais la chance prit le visage d'une fillette dotée, tout comme moi, d'un regard vert et d'une chevelure couleur de sable. Elle avait quitté le sentier afin d'escalader la dune. Alors qu'elle s'apprêtait à la dévaler, elle me découvrit, me libéra, me secoua et m'emporta, bien serrée contre son cœur. Une fois allongée sur la plage, elle me dévisagea longuement et m'adopta. Comme elle se prénomait Suzanne, elle m'appela Suzie. Le soir même, je retrouvai ma blancheur originelle, des cheveux soyeux et des vêtements propres. Une autre vie commençait.

*rencontre-  
le passé à jamais  
enseveli*

Jour après jour, Suzanne prenait soin de moi et me portait une attention constante. Quant à moi, j'admirais ses moindres gestes et buvais toutes ses paroles. Suzanne embellissait au fil des années et on la trouvait de plus en plus charmante. Un dimanche d'été, alors qu'elle se trouvait au seuil de l'adolescence, un proche parent qui lui rendait visite la qualifia de jolie poupée. Comment était-ce possible ? La poupée, c'était moi, Suzie, et non Suzanne ! Comment un être humain pourrait-il être une poupée ?

Ces propos, que je devais réentendre par la suite, demeurèrent pour moi une énigme. Puis un soir, des années plus tard, j'eus enfin l'explication. Je savais que Suzanne tenait un journal intime, mais sans en connaître un seul mot. Ce soir-là, elle lut à haute voix ce qu'elle venait d'écrire.

"A ma naissance, mon géniteur s'est éloigné de moi comme on se détache d'une poupée de chiffons, enfant, je ressemblais à une poupée de porcelaine trop fragile pour qu'on la cajole, adolescente, à une poupée de cire fuyant la chaleur des baisers et aujourd'hui, je suis telle une poupée Barbie que l'on habille, que l'on déshabille, que l'on convoite et que l'on délaisse, une fois lassée d'elle." C'est ainsi que ce jour-là, je compris qu'une poupée pouvait être faite de chair et de sang.

Sa lecture terminée, Suzanne se tourna vers moi. Son regard avait une expression inconnue. D'un geste, je passai du fauteuil où j'avais ma place depuis toujours à une étagère rustique et poussiéreuse. Elle accompagna ce séisme de ces mots : "Après tout, tu n'es qu'une poupée !" Depuis ce jour, oubliée d'elle, je n'ai pas quitté cet endroit. Suzanne a cessé de jouer à la poupée avec moi et avec elle-même.

J'ai désormais 50 ans et Suzanne un peu plus. Elle est moins jolie. Quant à moi, mes vêtements sont usés et mes cheveux ternis, mais mon visage a gardé sa beauté. Je ne vieillis pas. Tel est le privilège des vraies poupées ! Je sais que parfois, Suzanne retourne sur le lieu de notre rencontre tandis que je reste sur l'étagère, seule. J'en suis soulagée. Elle pourrait m'égarer parmi les dunes et nul ne sait si, par hasard, une petite fille aurait l'idée de s'écarter du chemin...

*retour au pays-  
le vol des mouettes au-dessus  
de mes cheveux blancs*

Isabelle Ypsilantis

## *Hommage au documentaire Nulle part, en France, de Yolande Moreau*

Encore un grand groupe qui licencie alors qu'il distribue de gros bénéfices aux actionnaires. Et tous ces particuliers, toutes ces banques, ces entreprises mêlés au scandale d'évasion fiscale.

Les mésanges bleues butinent les fleurs roses. Moineaux, verdiers, pinsons se disputent les dernières boules de graisse. Le noir et blanc d'une pie dans le vert tendre printanier de la cime.

Lunettes sales  
ma vision du monde  
à peine altérée

Elle parle de son documentaire sur les migrants. Elle parle d'eau, de vent, de boue. *J'ai dit à ma mère que j'étais dans la plus belle région de France* raconte un jeune Afghan. On pense à la seconde guerre mondiale, aux évacués, aux expulsés, aux indésirables sur les routes de la débâcle ou de l'exil.

Le chat prend le soleil ; le soleil prend la table, les mots de la feuille. Les fleurs blanches du cerisier sont suffisamment ouvertes pour la contemplation ; celles du mirabellier aussi.

Orchis renoncules  
sur un tapis calcaire  
un jardin zen

Que regarder, voir ce matin ? Regard révolté, militant, charmé, naïf ou irréel ? La nature incite à écrire un haïku mais je ne serai pas dans la balance et n'occulterai pas mauvaise conscience et impuissance. À quoi bon chercher des éphémères, ces insectes dont la vie ne dure qu'une nuit, le temps de se perpétuer et de s'en aller dans un condensé de destin ? Jusqu'à quel point les haïjins anciens auraient-ils poussé la critique s'ils avaient eu la liberté d'écriture ? *Autant les euthanasier devant la télé* dit un bénévole dans le documentaire.

*Elle n'a jamais voulu aller dans le noir et le blanc. Elle aime le gris, et cela vaut aussi pour les ciels.* Elle n'a pas voulu de voix off lénifiante mais lit des poèmes *écrits en situation* par Laurent Gaudé :

*Vous a-t-on dit que vous seriez des ombres ?*

*Vous a-t-on dit que vous auriez nulle part pour seule patrie ?*

Elle n'a filmé qu'en plans larges, se refusant à *faire monter la sauce*. Je tiens un début de réponse : ne pas mettre la focale sur le détail qui fait mouche, avoir le regard plus large. Ce n'est pas commun dans le haïku.

Les crocus sortent  
je ne voyais plus  
la vie toujours là



On voit la côte anglaise blanche, la route vers les embarcadères taguée : *I have a dream*. Partout les enfants font éclater des bulles de savon, même dans la boue. Et puis il y a les arbres et ce *plan* vertical ...d'abord la terre et le lierre, et puis la cime et le ciel. Et enfin les oiseaux...des rêves qui s'envolent.

Germain Relhinger

Brigitte Pellat

Du toit du voisin  
la rafale arrache  
l'odeur de l'hiver

Céline Landry

Le chat lève la truffe  
cette odeur venue du Nord  
la neige déjà

Elles sortent de terre  
en point d'interrogation  
osmondes cannelle

Côte à côte  
la pelle et le parapluie  
dans le vestibule

Claude-Alice Lagadec

tempête de février –  
sur l'eucalyptus couché  
des bourgeons jaillissent

Maison abandonnée  
le lierre ferme les fenêtres  
paisible rivière

Jo(sette) Pellet

Tête dans le col  
on ne voit que son long nez –  
un héron en hiver

Roland Halbert

Au chant du coucou,  
le sentiment que la Terre  
tourne avec justesse.

un œuf rouge.

Dans la ville un hibou couve  
« Nuit debout »...

Pollen ou poussière ?  
Le vent plein d'ailleurs chahute  
nos lignes de vie.

Christine Walter

Trottoirs luisants –  
Un merle allume le ciel  
d'un coup de bec

Vol de bécasseaux –  
un taurillon trébuche  
sur son ombre

Neige au 1er mai –  
Je remonte le coucou  
Que de silence !

Caroline Coppé

Ciel bleu  
le ronron de la tondeuse  
sur l'herbe fraîche

Plus rapide que le nuage  
le bus quarante-huit  
giboulée de mars

Journée bien remplie  
deux minutes  
pour caresser le chat

Lavana Kray

le ciel couvert  
de grains de lune –  
moulin à vent qui grince

Geneviève Liautard

Pâques en giboulées—  
des abeilles de neige butinent  
les fleurs de cerisier

Iocasta Huppen

Le rouge du couchant –  
l'homme y trempe le regard  
délaissant son verre

Geneviève Marceau Vacchino

Ivresse d'été  
côte à côte regardant  
le temps bleu et blanc

Christiane ranieri

funérailles —  
les chenilles en procession  
enterrent l'hiver

sous le cerisier  
près de toi je m'assoupis —  
cendres de printemps

voyage au Mont perdu —  
entrer dans le regard  
de la montagne

Nicole Gremion

Au fond du jardin  
traces d'une idée perdue  
un bouquet séché

Lune décroissante  
la nuit ouvre à tous les rêves  
une parenthèse

Combat des couleurs  
dans l'arène du tableau  
cri de bête fauve

Christiane Ourliac

la pluie bat les vitres  
je rêve à mon voyage  
doki-doki\*  
\*impressif japonais : le cœur bat la chamade

fin de journée  
tournant le dos à la lune  
acacia en fleur

Philippe Strurzer

Soleil de minuit –  
une luciole est passée,  
inutilement.

Daniel Pérez

Au bout du chemin,  
la lune peine à sortir  
des branches de l'arbre.

Retour au pays,  
je marche dans des lieux  
qui n'existent plus.

Violeta Urdă

calligraphie –  
dans la cour de l'école  
un ange de neige

miettes de ciel –  
un cygne picorant  
les nuages

un panier de griottes  
sur le pas de la porte –  
convalescence

Raymond Guillao

Le vieux séquoïa  
La tête dans les étoiles  
Rêve de partir

A petits pas frais  
A petits pas d'eau de mer  
La mer en été

Les coquelicots  
Quel joli mot en français  
Pour dire l'été

Lucien Guignabel

Les cornes des vaches  
piquent le soleil couchant  
retour à l'étable

Marc Bonetto

À trop regarder  
Le cyprès immobile  
L'inquiétude s'installe

Janine Demance

sur la colline  
l'appel de la croix  
le souffle court

amis d'enfance  
le même souvenir  
le chant du coucou

Sandrine Waronski

Fleur d'hibiscus ~  
sa robe en taffetas  
habille le ciel

Tourmente ~  
mes doutes balayés  
d'un coup sec

Marie Derley

il est six heures onze  
à l'horloge de la vieille gare –  
depuis mon enfance



Pascal Ciret

toute fin du jour  
les hirondelles n'ont pour ciel  
que des nuages

Yves Renaud

Ciel d'été  
calligraphie  
des hirondelles



Vol de bécasseaux –  
un taurillon trébuche  
sur son ombre

*Christine Walter*

Dans ce haïku d'une beauté abrupte qui joue sur les paradoxes inhérents à la nature même, deux vivacités se confrontent dans l'innocence ordonnée du monde. La première, légère, aérienne, fuselée ; la seconde, dense, terrestre, ramassée.

Ici, la dimension pneumatique et éthérique inonde celle, non moins essentielle, tellurique et chtonienne. L'espace céleste interagit avec les lignes de force tectoniques... L'archétype de la Terre est suggéré par la fougue engoncée du bovidé, et celui du Ciel, par l'élégance d'un oiseau qui vit près du large. Le condensé et le volatile se répondent, les trajectoires inversement proportionnelles se reconnaissent sans se voir...

Le vol sans direction apparente du bécasseau est-il cause du faux pas du jeune taureau ? La précision du premier génère-t-elle la maladresse du second ? Chaque mouvement réel ou imaginé semble être à sa place. La plénitude de la gente animale remplit la conscience d'une simplicité sans contour et montre dans sa fulgurance la vulnérabilité de la vie. Et celle-ci, éphémère et éternelle, puise sa force dans sa ténuité.

Sur l'écran tridimensionnel de la terre, de l'océan et du ciel, l'animal et l'atome apparaissent tels une ombre parce que le champ qui les attire est d'une hauteur et profondeur sans limites. L'infinitésimal, dans le tâtonnement de son aisance et l'évidence de ses hésitations ouvre une brèche sur l'infini.

Un taurillon trébuche sur son ombre ? Oui, car le poids ailé de sa jeunesse ne serait rien sans le vol et l'oraison de l'Oiseau...

Olivier Walter

Brigitte Pellat

Déserte est la gare  
... de quel quai embarquer  
attente...

Christiane Guicheteau

Le ciel se voile.  
Sur ma terrasse un serpent  
en point d'interrogation.

La douceur du soir –  
Furtive comme le vent  
ma pensée court, court...

Soleil émergeant.  
Mes pas me mèneront-ils  
au soleil couchant ?

Roland Halbert

Dans chaque journée,  
86 400 secondes.  
La belle-d'onze-heures s'en moque.

Première hirondelle – pour ma vue si basse.  
La fenêtre trop étroite

Christiane ranieri

sans le savoir  
cet arbre que tu coupes  
est ton cordon

nouveau matelas  
et toujours  
ce vieux rêve

Lucien Guignabel

Ruelle de vent  
derrière les hauts murs  
les pleurs d'un enfant

Marc Bonetto

On se les gèle  
Un vagabond chaparde  
La robe de l'épouvantail

Ivre de vent nocturne  
J'avale une mouche  
Au bord des falaises

Comme il a chaud  
Le vieux labrador  
Qui bave sur mon polo

Janine Demance

la même page  
toujours du même livre  
salle d'attente

Marie Derley

elle a épargné  
puis elle a perdu l'esprit –  
ainsi fut sa vie

il y a vingt ans  
j'ai vu ici sa statue –  
lui n'a pas changé

nouveau matelas  
et toujours  
ce vieux rêve

Christiane Raniéri

Ce senryû qui agence peu de mots et peu d'images pèse son poids ! Il dépeint avec justesse une limitation humaine. L'économie du langage intensifie ici la force du propos : le sens est immédiat ; l'évidence implacable.

Hélas, nous dit le poème, à quoi bon transformer l'extérieur quand l'intérieur est empêtré dans la stase et la sclérose ?!

Il semble que l'auteure déplore la répétition du vieux rêve en dépit des conditions du sommeil modifiées... Le plus neuf et le plus performant des matelas n'allègera guère une toile de fond psychique qu'il faudrait détissée...

Toute répétition de schèmes oniriques vient-elle froisser les draps de la couche de l'esprit ? L'autodérision est peut-être l'aiguille qui dénouera l'image récurrente ?...

Olivier Walter





Jusqu'à plus ample informé, ce sont les mots d'Octave Paz qui m'en parlent le mieux.

« Renga, un poème qui s'efface comme il s'écrit,  
un sentier qui se perd et n'a aucun désir d'aller où que ce soit »

Alors que je lisais ces mots dans leur version anglaise ils me disaient ce que j'aimais dans le renku :

- Il me promène en souplesse d'un univers à l'autre au travers d'yeux toujours différents.
- Il ne rebrousse jamais chemin.
- Il résonne différemment selon l'endroit d'où je le lis

Du peu que j'en connais, le renku ressemble à une expédition dans l'inconnu. Je le vis telle une suite de pas effectués en groupe, dos à la route.

Dos à la route, on tombe à chaque instant dans le paysage ! Puis on s'en éloigne doucement, observant la profondeur toujours nouvelle des images traversées.

Jusqu'à les oublier.

L'expédition :

- Une équipe d'aventuriers se constitue autour d'un « leader », le sabaki. C'est la différence de sensibilités et de style dans l'écriture des aventuriers qui fera la richesse de l'œuvre. Le sabaki devra accorder les caractères, veiller à ce que nul n'étouffe mais au contraire à ce que chacun mette chacun en valeur. A l'éclat d'une étape, il préférera l'éclat de la route toute entière.
- Avant de partir, le leader dessine une esquisse de carte pour baliser le voyage. *Je manque de recul mais il me semble que la précision de la carte est inversement proportionnelle à l'expérience...* Une carte est un élément de sécurité lors d'une expédition. On trouvera sur le tracé des passages obligés comme les différentes saisons, les fleurs, la lune ou l'amour et d'autres un peu moins formels, plus liés à la sensibilité des individus avec qui on s'embarque.
- Les trois premiers versets du renku sont décisifs. Le premier invite, le second accepte en quelque sorte l'invitation et le troisième initie un premier pas dans le voyage.
- Et vient le voyage...

Le voyage s'écrit comme autant de tanka qu'il y a de paires.

Chaque élément de deux paires change de sens selon le moment auquel on le lit, un peu comme change un paysage selon l'endroit d'où on le regarde.

une disette une des pires, vous dis-je au plus rude de l'hiver Sprite	Pris seul, le tercet nous plonge dans un atmosphère digne des contes de Grimm ; un truc aussi terrifiant que le petit poucet ou Hansel et Gretel. Mais est-ce un conte ou l'une des nombreuses histoires tristes d'un membre de MSF.
sur l'enfant au ventre gonflé une lune creuse Sophie	Le distique seul nous décrit un enfant malnutri. Lorsqu'on le lie au précédent il fonctionne comme un focus sur une partie de la scène précédente, lui conférant plus de « relief ».
jaune et verte la petite pelle oubliée dans le bac à sable Nomade	Le tercet seul décrit une scène de jardin endormi. Les enfants sont rentrés probablement aussi précipitamment qu'ils étaient sortis. Lié au distique précédent le tercet modifie l'histoire... L'enfant au ventre gonflé n'est plus un malnutri. C'est un gamin trop alimenté, sans doute parti au lit après avoir abusé d'une nourriture trop abondante et qui a oublié ses jouets dans la cour. Peut-être même lui a-t-on raconté une histoire de disette... Un de ces trucs d'horreur pondus par les frères Grimm.

C'est ça un renku... et tellement d'autres choses.

Une histoire dont la géométrie varie au fur et à mesure qu'on l'écrit.

Chaque haïjin à son tour va altérer ou plutôt compléter le récit du groupe, y laissant sa propre empreinte, lui donnant l'orientation qu'il souhaite.

Dans son rôle, le sabaki veille simplement à maintenir le cap. Sans tourner (trop) la tête vers le futur, il oriente la trace en se fiant au chemin parcouru... Juste pour ne pas tourner en rond, pour enrichir le champ des paysages de tous les possibles.

Yann Redor

## *Préambule de L'haleine du chien blanc.*

2015. Janvier, février déjà...

Nous achevons tout juste le yoyoshi « Imagine ». Avec ses quarante quatre versets produits par un groupe de dix haïjin, l'écriture de ce texte fait poindre en moi une énorme frustration... Trop d'auteurs y écrivent trop peu et, sur l'écran de mon ordinateur, les sensibilités, même différentes, n'interagissent pas au maximum de leur intensité. A l'instar d'autres auteurs, sans vraiment savoir pourquoi, je ne veux plus. Il me faut un hyatuin.

Ah le hyatuin !

Des successions saisonnières de quatre années d'occident, cent versets, un enchaînement de huit tableaux, ... Un tour du monde bordé d'incursions dans l'au-delà de l'univers.

Nous serons cinq pour avancer sur ce chemin ; c'est avec bonheur que je vois Claire, Jean-Claude, Philippe et Sophie s'associer à une marche qui nous mena du pont de pierre au plus profond de l'haleine du chien blanc.

Chaque chemin, chaque rencontre et chaque compagnon nous apprend quelque chose. «L'haleine du chien blanc» n'échappe pas à la règle. Avec mes compagnons, j'apprends à privilégier le contexte plutôt que les liens parfois trop criards. Notre voie s'inscrit dans la longueur, elle efface partiellement la pression de l'échéance et l'importance du but...

Durant trois mois, nos écrits donnent du sens à cette belle maxime que j'ai fait mienne depuis longtemps : « les routes sont faites pour les voyages pas pour les destinations ». Plus d'une fois, compagnons de clavier, nous biffons le chemin pré-tracé pour nous abandonner jusqu'au jour d'arrivée aux délicieuses surprises de nos envies partagées.

Ohé compagnons, entendez moi.

Parce que ce trajet ne me ressemble pas, parce qu'il ne vous ressemble pas Fitaki, Jean Claude, Sophie, Sprite, et parce qu'il nous ressemble... je suis heureux, fier (et un peu fatigué) d'avoir fait ça en votre compagnie.

Yann Redor

*L'haleine du chien blanc (18.02/28.05.2015)*

matin de brouillard  
 sous le vieux pont de pierres  
 le cri des canards                   b

l'haleine du chien blanc  
 émane des anciens contes           f

une disette  
 une des pires, vous dis-je  
 au plus rude de l'hiver               s

sur l'enfant au ventre gonflé  
 une lune creuse                       h

jaune et verte  
 la petite pelle oubliée  
 dans le bac à sable                   y

entre bientôt et l'absence  
 le tic tac de l'horloge               s

l'odeur prometteuse  
 de sa soupe aux abattis  
 jusqu'au grenier                      b

ses doigts lentement écrasent  
 les cosmos qu'il lui destinait       f

j'ai sous la langue  
 le goût de la pluie qui vient  
 dans les dernières mûres            h

des feuilles rouquines et champignons  
 jusque dans mes rêves               y

en phase delta  
 c'est bien plus qu'un automne  
 qui vire dans l'irréel                s

un vététiste vautré au milieu d'une bauge	b
dans les chaumes un cheval avec des ailes de carton pâte	f
deux minutes dans la lune l'eau des farfalles se sauve	y
depuis quelque temps les noms de ses enfants parfois lui échappent	h
greffe d'un pénis en Afrique ... la bourse clôture à la hausse	b
par les cieux lier dans solar impulse un continent à l'autre	y
du pointillisme à l'art aborigène des antipodes	s
chez lui un seul dessin peut prendre deux mois	f
les draps changés, il rapproche la table du jasmin en fleur	h
des senteurs publiquement incorrectes embrasent le soir	b
au matin elle découvre un mot criblé de fautes	y
sois sage, ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille	s
les dernières larmes à coups de hache dans les bûches	h

dit du psychologue : « choyez toutes vos colères et zieutez vos peurs ! »	f
une voyante édentée postillonne sur ses tarots	b
des bestioles ailées encore jamais répertoriées agitent leurs antennes	s
regardez le d'un peu plus près le soleil des pissenlits	f
la frontale éteinte entre névés et névés ils vont d'un pas sûr	y
face à la crête lignée d'ombre je relis Le grand troupeau	h
transhumance les pattes du chien saignent sur le schiste	f
le lapin de Pâques serait un lièvre variable encore blanc	s
le premier avril croiront-ils encore aux cris de la pureté ?	h
sur la nef un rayon bleu rentre par le vieux vitrail	y
aux pas sur les dalles une irrésistible envie de tourner la tête	b
après trente ans d'exil sa silhouette d'outre tombe	s
« c'est toi ? c'est vraiment toi ?! » rit-il entre deux sanglots	y

après le pichet de vin l'amant plus entreprenant	f
le vent glacé jette contre les carreaux ses baisers d'embruns	h
encoconnée au divan elle frémit au fracas des vagues	b
la proue à l'air la Marie Morgane gémit de toutes ses planches	y
dans la chambre surchauffée les cris d'une jeune mère	f
elle lui épluchait chaque grain de raisin autrefois	h
ivresse lucide des adorateurs de lune	s
ridées par l'été les rives du fleuve avides de l'eau qui monte	b
pissant à longs traits sur le concert d'insectes nocturnes	h
bien au-delà de la surdité de Beethoven ces symphonies d'ailleurs	s
derrière chaque brin d'herbe un peu du vent du sud	y
depuis qu'ils sont arrivés je porte nuit et jour la même chemise	f
muguet à la boutonnière en manière de badge	b

les banderoles s'égayent dans une odeur d'herbe coupée	h
des prières printanières de l'Himalaya à Lima	s
entre les sommets les cols vont bientôt s'ouvrir : ils attendent l'heure	y
tout l'air embaume de bourgeons et de lune	s
trois nouveaux chatons aux yeux clos dans l'armoire à linge	f
au son de l'aspirateur la maisonnée se vide	b
encore et encore le poste radio exhale une odeur de mort	h
mayday mayday mayday l'ont-ils seulement prononcé ?	y
sur la nouvelle carte l'assiette de fruits de mer d'un tout autre œil	b
des huîtres crues aujourd'hui pourtant elle se délecte	f
se mouvoir à l'envie dans du coton léger plutôt qu'une soie raffinée	s
une neige contemporaine danse dans la lumière des phares	h
je pense à la maison sombre, vide et froide qui m'attend	f



tous les enfants sont partis mais la photo demeure	y
tant de fois par jour ouvrir la boîte à messages sait-on jamais	b
du soir au matin l'appel de l'étui à cigarettes	h
déjà métastasé l'adénocarcinome de la chambre 11	s
en est-elle consciente de se détacher la feuille ?	b
poussée par la brise elle s'éteint nonchalamment parmi tant d'autres	y
j'ai mis au feu toutes celles que le vent m'avait offertes	f
ces vagues rumeurs de guerres lointaines et toi impassible lune !	s
chant d'automne : d'Inde au Qatar le souffle chaud des Rafales	y
dans les bouches béantes de la terre ravagée la pluie s'installe	h
les nuages aussi se teintent de rouge	f
au flan du vallon l'écho d'une tronçonneuse fait frémir la brume	b
encore un lotissement dans une zone inondable !	s

au lieu des oiseaux dans les arbres perchées des voitures	f
un village cadavérique au fond du lac vidangé	h
tourner la page aller où les rails se touchent à l'horizon	y
trois grands lys poudrés d'or que le vent effarouche	s
premier croissant le chant des grillons remplace celui des cigales	b
loin des garrigues jaunies le sable d'août est sale	y
un instant encore avant d'interrompre l'enfant qui parle aux vagues	h
les nouvelles ganivelles semblent beaucoup plus solides	f
à coups de haches ou à coups de hachures les desseins de l'humanité	s
et à coups de poings de cuir dans le placide sac de sciures	h
des mains ni d'altesse ni d'artiste dirait Verlaine	y
sur ses avant bras noueux de grosses veines saillantes	b
à peine pressée de la branche sort l'abondante sève	f

dans l'herbe sous le lilas un bout de coquille bleue	b
remis à neuf le landau de l'aïeule prêt pour le nouveau-né	s
rien à dire des vieux objets mais la roue couine encore	f
la même chanson qui meuble les heures perdues tourne, tourne	b
mes pas, sillons dans la neige, rattrapent mes autres pas	y
le scalpel incisera le long de la cicatrice	h
sutures d'étoiles sous la pleine lune	s
de l'œuf éclos au fond du nid de branches quelques éclats blancs	y
un trait de poissons volants frôle les derniers baigneurs	h
entre étang et mer la saladelle finit en petit bouquets	f
cheminant au crépuscule ... ... leurs cinq traces à l'aube	b

Avec par ordre inverse d'apparition sur scène :

Yann Redor (y), Sophie Hop (h), Sprite (s), Fitaki (f), Bikko (b).



## Prochaines parutions :

- fin septembre 2016 : *Plocj la Revue du haïku* n° 66
- mi septembre 2016 : *Plocj la Lettre du haïku* n° 82
- fin octobre 2016 : *Plocj la Revue du haïku* n° 67

### Message de Sam Cannarozzi :

Bonjour,

Comme source d'inspiration pour mon prochain **PLOCI** je propose ....

*“ On ne peut admirer en même temps la lune, la neige et les fleurs. ”*

Proverbe japonais

*“ Ne soyez pas arrogant. Le cercle parfait de la lune ne dure qu'une nuit. ”*

**Sengai Gibon** (仙\_義梵 1750 – 1837),

moine japonais adepte de la secte - Rinzaï 臨在宗, l'une des trois écoles principales du bouddhisme zen au Japon.

---

Envoi pour le 10 septembre au plus tard à : [sam@samcannarozzi.com](mailto:sam@samcannarozzi.com)

Merci !

**Samou yada CANNAROZZI**

***Ploc; la revue du haïku***

Ce numéro a été conçu et réalisé par  
Olivier Walter

© 2016, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs  
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.  
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1250 exemplaires.

Dépôt légal : Juin 2016  
ISSN revue en ligne : 2266-6109

Gratuit



*Directeur de publication : Sam Cannarozzi*